

## Le Collège Saint Charles

Monseigneur Lavigerie, désireux d'ouvrir un établissement d'enseignement secondaire libre dans son diocèse, fit appel à une modeste congrégation enseignante du Vivarais, celle des Prêtres de Saint Basile.

Ce fut en Septembre 1868 que M. Soulerin, Supérieur Général de cette congrégation, envoya à Blida cinq de ses confrères, pour fonder et organiser la nouvelle institution. Elle prit le nom de Saint Charles, pour se placer directement sous la protection de l'Archevêque, qui portait ce prénom.

M. Durand fut le 1<sup>ier</sup> supérieur nommé, mais il ne resta que quelques mois. L'un des cinq lui succéda, l'abbé Joseph Martin, qui devait, avec l'abbé Chambon, économiste jusqu'en 1900, se dépenser tout entier pour cette œuvre, et lui donner jusqu'à sa vie. M. Martin avait alors 28 ans. Il resta supérieur jusqu'en 1899. La foi et l'énergie de ces deux hommes étaient vraiment extraordinaires, et tout à fait à la hauteur des événements auxquels ils devaient être mêlés. Ils furent les deux colonnes inébranlables qui soutinrent l'institution à son début, puis dans ses développements successifs, et lui permirent de supporter toute une série de crises, dont la dernière hélas ! devait emporter l'œuvre avec ses ouvriers héroïques.

Le premier Saint-Charles était situé sur la route d'Alger, à quelques mètres de la porte du même nom, dans une maison longue et étroite, à laquelle on accédait par un petit jardin. Les débuts, avec une trentaine d'externes et pensionnaires, furent très laborieux et bien des bonnes volontés s'y seraient morfondues. Trois ans après l'ouverture, en 1871-72, la rentrée faillit ne pas avoir lieu c'était la fin de la guerre franco-allemande, et l'insurrection venait de soulever la Kabylie. Finalement tout s'arrangea, et la rentrée put se faire comme de coutume. En 1874, nouvelle alerte, provoquée par deux tremblements de terre, qui disloquèrent le logis. On chercha un autre local et il fut trouvé, avenue des Moulins, dans la propriété de M. de Beaudicourt. C'était une modeste villa, au milieu d'un assez vaste jardin ; mais il fallait construire des dortoirs, des salles d'études et des classes. Les difficultés pécuniaires furent vaincues par l'initiative et l'énergie de M. Martin, et un bail de dix ans fut consenti. Deux ans après, une inondation de l'Oued el Kebir emporta la moitié du jardin, menaçant même la construction. Pendant trois années, il fallut rester à la merci d'une nouvelle crue. Mais voici qu'en 1879, les décrets Ferry, plus barbares encore que le torrent déchaîné, firent planer sur l'institution une menace terrible, qui, fort heureusement, ne se réalisa pas. En 1884, M. de Beaudicourt ne voulait pas renouveler le bail qui touchait à sa fin. La perspective d'abandonner une œuvre déjà prospère, qui leur avait tant coûté, créait une situation cruelle au Supérieur et à ses confrères. De plus, l'établissement était devenu tout à fait sympathique à la population. M. Martin pria, réfléchit, consulta, et... se décida à construire. Le bail fut prolongé de trois ans, et l'emplacement du nouveau collège fut choisi en dehors des remparts, entre l'avenue de la Chiffa, le Bois Sacré et la porte El-Sebt. Il avait une superficie de 33.000 m<sup>2</sup>, et il fut payé 33.000 frs. On se mit à la besogne sans plus tarder. M. Joly, un architecte très distingué d'Annonay, se

chargea des plans et devis. M. Chambon se constitua entrepreneur. En quelques mois, la construction était debout, et le 31 décembre 1887, avant de partir pour les vacances du nouvel an, les pensionnaires y transportèrent joyeusement leurs effets, fanfare en tête, encadrés de leurs professeurs, le tout formant un défilé qui ne manquait pas de pittoresque.

Le bâtiment était solidement édifié en briques de Birtouta, avec des pierres de taille à tous les angles, et une armature de fer à chaque étage. Il était, en outre, parfaitement adapté aux besoins et aux idées modernes. Petit à petit, l'agréable vint s'ajouter à l'utile: -des jardins furent tracés, des orangeries plantées. En 1894, les chambres des professeurs furent meublées sommairement d'un bureau en bois blanc, et d'une armoire en sapin, en plus du petit lit en fer. Puis, les cours furent aplanies, et les grands élèves, durant les récréations, se transformèrent en terrassiers pour cette besogne. On clôtura de murs, on fit une bordure de préaux gracieux ; on creusa même un bassin de natation. Puis, vinrent les annexes de l'infirmerie, de la lingerie, et un logement pour les Sœurs de Saint Joseph de Gap, chargées du service matériel de l'Etablissement. Si je donne tous ces détails, c'est pour mieux montrer les droits évidents de propriété qu'avaient les occupants, et la scélératesse de ceux qui les ont ignoblement volés. D'ailleurs, chaque professeur basilien prélevait, sur son maigre traitement, une part qui allait à l'amélioration du collège.

Jadis petit grain de sénevé, Saint-Charles était devenu un arbre immense, abritant tout un peuple d'enfants et de jeunes gens. Il fut béni et inauguré en 1888, par le Cardinal Lavignerie en personne qui écrivit un mandement remarquable à cette occasion.

Il va sans dire que le personnel enseignant était plus nombreux, bien que plusieurs professeurs eussent à cumuler diverses fonctions : C'est ainsi que le supérieur et l'économe étaient en même temps chargés de cours. Un homme pas ordinaire, ce M. Cham-bon... un cœur d'or sous une enveloppe un peu rude, prêt à toutes les besognes dont d'autres ne viseraient qu'à s'affranchir, et ne mettant jamais de bornes à son dévouement. Epuisé par le labeur et les soucis, il s'en alla mourir dans son village natal, en Ardèche, échappant ainsi à la douleur de voir tomber, en des mains étrangères et sacrilèges, la maison qu'il avait bâtie au prix de tant de sacrifices !

En 1884, une nouvelle recrue survint en la sympathique personne de M. Ernest Martin, frère du Supérieur, et, comme lui, licencié en Sorbonne pour les sciences (1). Saint-Charles comptait à cette époque 23 professeurs, et les élèves étaient répartis en trois divisions : les grands, les moyens, les petits. On y donnait l'enseignement secondaire classique et moderne. Parmi les professeurs, il en est dont le souvenir vivra longtemps dans le cœur de ceux qui les ont connus et appréciés. De ce nombre, le bon M. Ladreyt (2), qui faisait la septième, après avoir enseigné dans les hautes classes dans plusieurs collèges de France.

M. Bonfils, (3) le « Père Bonfils », comme on l'appelait couramment, d'une telle activité qu'il était tout à la fois surveillant, jardinier, menuisier, sacristain et marcheur intrépide. Pas un mamelon de l'Atlas que son pied de robuste montagnard n'ait escaladé ; pas un repli des gorges de la Chiffa que ses regards n'aient mesuré et inventorié. En plein hiver, on aperçoit, un jour, de l'auberge du

Ruisseau, un être indéfinissable qui dévale une pente abrupte sur l'autre rive de l'Oued Chiffa. On interroge le maître de céans, pour savoir qui peut bien se trouver en pareil endroit par un temps semblable. Et voici la réponse typique qui fut faite, sans la moindre hésitation : « Il n'y a que le « Père Bonfils » et les singes qui passent par là »,

Une demi-heure après, l'enragé excursionniste débouchait au tournant de la route, et justifiait l'affirmation. C'est encore le Père Bonfils, aidé de quelques confrères et élèves de l'Institution, qui a planté sur un piton situé entre les Glacières et Chréa, la croix qui porte d'ailleurs son nom.

Rappelons aussi M. Deschanel (10) ; M. Vallansou (20) ; M. Aureille, un des maîtres les plus distingués du collège, et qui est actuellement directeur de l'Institution du Sacré-Cœur, à Annonay, et professeur de philosophie ; M. Pouzol (30), professeur d'anglais ; M. Giraud, curé, depuis plus de 25 ans, de Saclas et de Boissy-la-Rivière, au diocèse de Versailles ; M. Descellière, Supérieur éminent de l'Institution du Sacré-Cœur d'Annonay.

Mais les deux hommes qui, après M. J. Martin et M. Chambon, laissèrent la plus forte empreinte dans le souvenir de ceux qui les ont connus, furent assurément M. Verger (40) et M. Delhomme (50).

Doué des plus heureuses qualités, apte à tout enseigner avec la même compétence, les sciences, les lettres et les arts, M. l'abbé Verger maintint, durant de longues années, une large et forte discipline parmi la gent écolière.

Brillant littérateur, latiniste distingué, l'abbé Augustin Del-homme, donna, dès son arrivée, une vive impulsion à l'enseignement secondaire. De 1870 à 1890, l'enseignement classique gréco-latin était peu pratiqué en Algérie. Les cours avaient été organisés à Saint-Charles, pour donner aux élèves une bonne instruction primaire supérieure, quelque chose comme l'enseignement spécial de Duruy, héritier et continuateur de celui de Fortoul. Cela n'empêcha pas M. J. Martin de préparer plusieurs bacheliers, qui devinrent des hommes fort distingués.

La venue de M. Delhomme à Blida, en 1888, coïncida avec l'installation au nouveau Saint-Charles. Dès la première année, il présenta quatre candidats à la première épreuve du baccalauréat ès-lettres, devant la Faculté d'Alger. Tous les quatre furent reçus, dont deux avec félicitations pour la version latine. Dès lors, on créa une classe de philosophie, qui fut confiée à M. Verger. Toutes les classes de l'enseignement secondaire furent organisées et peuplées, depuis la septième jusqu'à la philosophie et à la classe de mathématiques, où l'on préparait le baccalauréat ès-sciences ; et cela sans préjudice pour l'enseignement spécial renouvelé, fortifié, puis remplacé suivant les programmes de 1890, par l'enseignement moderne. Le nombre des pensionnaires monta bientôt de 60 à 100, puis à 120, 150, 200 en 1893-94, et se maintint constamment jusqu'en 1903. Les externes étaient une soixantaine, avec une moyenne de 25 élèves par classe. Le renom de Saint-Charles lui avait attiré la clientèle de toute la colonie, mais principalement des départements d'Alger et d'Oran. Un esprit excellent animait toute cette jeunesse, qui s'en allait joyeuse quand sonnait l'heure des vacances, et rentrait en octobre, peut-être plus joyeuse encore.

En 1895, les anciens élèves fondèrent une association à l'occasion des noces d'argent du collège. Elle comptait des adhérents dans la magistrature, l'armée, l'administration, les carrières libérales, le commerce, l'industrie, l'agriculture et son influence morale fut des plus heureuses dans ces divers milieux.

En 1900, les deux fondateurs, MM. Joseph Martin et Chambon se retirèrent de la scène. Le premier, tout en restant à Saint-Charles, avait passé la main à son collaborateur M. Delhomme, et M. Chambon, cédant, de son côté, la place à M. Deschanel, était allé, je l'ai dit, mourir stoïquement dans son pays natal. L'avenir semblait magnifiquement assuré, quand, tout-à-coup, un nuage parut sur l'horizon. La Chambre venait de voter (1901), une loi dite « Loi sur les Associations », très libérale pour les groupements laïques, injuste et tyrannique pour les congrégations religieuses.

Forte de son passé de loyaux services, de son esprit maintenu à l'écart de toute politique, et strictement limitée à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse, la maison mère d'Annonay avait cru devoir demander l'autorisation, et elle avait fourni au Ministère de l'Intérieur la liste complète de ses membres et de ses biens.

Naïveté et imprudence ! crieront les uns.

— Franchise et loyauté bien françaises, affirmeront les autres.

Quoi qu'il en soit, une Chambre et un Ministère survinrent, qui, sans examen préalable, par un coup de force inouï, rejetèrent en bloc toutes les demandes des congrégations enseignantes. L'Institution Saint-Charles dut fermer ses portes pour toujours, dans la consternation des parents, des élèves et des professeurs. Le 15 août 1903, le juge de paix de Blida, à la requête du liquidateur de la congrégation des prêtres de Saint-Basile, se présentait au collège pour en faire l'inventaire. Le jour était bien choisi !... Il s'en vit refuser l'entrée par les propriétaires, les deux frères Martin. Le 25 septembre suivant, malgré l'illégalité de la mesure prise, comme devait le reconnaître plus tard la Cour d'Appel d'Alger, le juge de paix, accompagné cette fois du commissaire de police, se présentait à nouveau à l'établissement et en vertu d'une ordonnance de référé du 22 septembre, s'en faisait ouvrir les portes par la force. M. Joseph Martin, escorté de quelques amis fidèles, fut expulsé de sa maison.

Mais il ne s'en tint pas là. Epuisant toutes les juridictions, il lutta jusqu'au bout pour la défense de ses droits, conservant, malgré tout, une suprême confiance dans la justice de sa cause et de son pays. Hélas ! une nouvelle ordonnance de référé, du 8 mars 1905, maintint le liquidateur en possession du collège, et tout espoir sérieux fut abandonné. L'année d'après, une société civile se forma pour le racheter, sous les auspices de M. Pique-mal, curé de Blida, et de quelques amis de Saint-Charles. Mais cette initiative in *extremis* resta sans effet, pour des raisons qu'il n'est pas utile d'expliquer ici. D'ailleurs, le personnel enseignant, déjà aux prises avec les nécessités matérielles de la vie, était rentré en France, et se trouvait dispersé par le fait que chaque prêtre avait regagné son diocèse d'origine, à deux ou trois unités près, qui restèrent dans le diocèse d'Alger.

M. Martin voulut mourir sur la brèche. Retiré dans un très modeste appartement sur la place de l'Eglise, commensal de son vieil ami, M. le Curé Piquemal, le Chanoine Martin, arraché à sa chère maison de Saint-Charles, à son œuvre, à ses

confrères, à ses enfants, languit près de deux ans dans cette surhumaine résignation. Il était visible, sous cette mélancolique douceur, que le ressort de cette existence était brisé, et que l'homme devenait, malgré sa robuste constitution, une proie facile pour la maladie qui allait l'emporter.

Il s'éteignit doucement, le 7 janvier 1906, au presbytère de Blida, entouré de M. Piquemal et de quelques amis fidèles, accourus à son chevet. Il reçut avec joie tous les secours de la religion, renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie, pardonna à ceux qui l'avaient dépouillé, et bénit une dernière fois les témoins brisés d'émotion de cette scène si impressionnante. Puis, tout-à-coup, sa voix défaillante s'éleva, pour chanter, dans un suprême effort, le *Salve Regina*, qu'il termina par *l'Alléluia*. Quelques minutes après, il dit tout haut le « Notre Père », répétant plusieurs fois « que votre volonté soit faite ». Il ajouta l'a prière « Je vous salue, Marie... » et quand il en fut aux dernières paroles « priez pour nous... et à l'heure de notre mort », il rendit, sans effort, le dernier soupir. Sa dépouille mortelle, revêtue des ornements sacerdotaux pour la célébration de la Messe, fut exposée, en chapelle ardente, dans le salon du presbytère, où une foule émue ne cessa de circuler et de prier jusqu'au mardi 9 janvier, à 9 heures 1/2 du matin, heure de ses funérailles. Elles furent une manifestation grandiose, où tous les rangs de la société se confondaient. Le diocèse y comptait 34 de ses plus hauts dignitaires. Après les prières liturgiques, au cimetière, M<sup>o</sup> Foissin, président de l'Association des Anciens Elèves du Collège Saint-Charles, entouré d'un grand nombre de ses camarades, prononça un émouvant discours, dont je citerai simplement ce passage :

« Comme le marin qui, jusqu'à la fin, lutta pour sauver son navire et qui, lorsqu'il le voit sombrer, confie son âme à Dieu et disparaît avec lui, M. Martin part avec le vieux collègue, que nous savons tous être bien à lui..., et, calme dans le naufrage de tous ses droits les plus sacrés, il s'en va recevoir la récompense due aux bons serviteurs du Maître.

« Dormez votre sommeil de juste et de saint, notre vieux maître, notre Supérieur bien-aimé... Vivez votre Eternité bienheureuse, Père Martin..., votre œuvre se perpétue en vos enfants, et votre souvenir est à jamais inscrit, impérissable, dans le cœur de vos anciens élèves, rassemblés dans le deuil autour de votre tombe ». Il repose dans le caveau élevé par souscription publique à M. Carrié, qui fut aussi son ami très cher, et qui l'avait précédé à Blida.

Que sont devenus les anciens professeurs du Collège Saint-Charles ?... J'ai posé (en 1930) la question à l'un d'eux, mon vieil ami, mon frère, depuis le jour où je fis, en 1889, sa connaissance, sous les palmiers de la Trappe de Staouéli. Et le Chanoine Aureille, à qui je dois d'ailleurs bien des précisions importantes dans cet historique dont son cher souvenir est tout imprégné, m'a fait cette émouvante réponse, que je n'hésite pas à transcrire, pour terminer comme il convient, la notice sur le collège :

« — Tu me demandes ce que sont devenus les anciens professeurs de Saint-Charles !... Hélas ! où sont les neiges d'antan ?... Les uns, et c'est le plus grand nombre, après une fin d'existence plus ou moins incertaine sous le rapport matériel, sont allés recevoir au ciel la récompense de leurs travaux, de leurs

épreuves, de leurs vertus. MM. Ladreyt, Vallanson, Pouzol, Bonfils, Delhomme, que tu ,as bien connus, sont de ce nombre.

D'autres, moins âgés, que tu n'as pas oubliés non plus, ont repris du service dans les diocèses de France, comme curés, aumôniers et professeurs. Tels M. Verger, depuis 21 ans aumônier du collège de Privas et du pensionnat du Sacré-Cœur ; M. Giraud, depuis 20 ans curé de plusieurs paroisses en Seine-et-Oise ; M. Descellière, directeur de la maîtrise de Viviers. Et n'omettons pas les deux doyens : M. Deschanel, qui, à 85 ans, conserve toute la vigueur de la jeunesse, et M. Ernest Martin, que tu as vu plusieurs fois à Annonay, et qui, malgré ses 74 ans bien sonnés, sous des apparences toujours frêles mais résistantes quand même', continue à cultiver les mathématiques, les timbres et son jardin du petit séminaire.

Les uns et les autres vivent des souvenirs du Passé : ils ne peuvent oublier, en dépit des occupations et du milieu nouveau qui les absorbent, le beau ciel de Blida, le coteau verdoyant de Mimich, le petit Plateau, la plaine si riante de la Mitidia, les deux cèdres, les gorges de la Chiffa, tout ce paysage familier, où ils ont semé dans le labeur, et peut-être aussi dans les larmes, sans avoir pu, comme ils l'espéraient, faire la splendide moisson. Us rêvent, encore et toujours — termina-t-il — de cette belle Algérie qu'on ne peut voir sans l'admirer, que l'on ne peut habiter sans l'aimer, et sans désirer y dormir son dernier sommeil ».

(1) M. Ernest Martin est mort à Annonay, en octobre 1935, âgé de 80 ans

(2) Mort à Tournon, vers 1908.

(3) Mort vers 1920, curé d'une petite paroisse depuis 1003.

(10), Mort à Salnt-Rémy de Provence, en 1933, âgé de 85 ans.

(20) Mort à Lyon, vers 1920.

(30) Mort à Annonay, en 1915.

(40) Mort à Privas, en 1934.

(50) Mort curé de Boufarik, en 1916.